

LA VEUVE
DU MALABAR,
ou
L'EMPIRE DES COUTUMES,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.
Par M^r. LEMIERRE.

*Repr'sentée pour la première fois, par les Comédiens
François, le 30 Juillet 1770, & remisée au
Théâtre le 29 Avril 1780.*

*Quis fera gens hominum, quæve hunc tam barbara
morem permittit Patria?*


VIRG. Aeneidos, lib. I.

L. Lottier 



A PARIS,
Chez DIDOT l'aîné, Imprimeur & Libraire,
rue Pavée.

M. DCC. LXXX.





A C T E U R S .

LANASSA , Veuve du Malabar. *Mlle. Saintval.*

FATIME , Confidente de la Veuve. *Mme. Suin.*

LE GRAND BRAMINE. *M. Vanhove.*

LE JEUNE BRAMINE. *M. Monvel.*

UN BRAMINE. *M. Marfi.*

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS. *M. de la Rive.*

UN OFFICIER FRANÇOIS. *M. Dorival.*

UN OFFICIER INDIEN. *M. Florence.*

BRAMINES.

PEUPLE INDIEN.

OFFICIERS FRANÇOIS.

SOLDATS.

*La Scene est dans une Ville maritime ,
sur la côte de Malabar.*



LA VEUVE
DU MALABAR,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND BRAMINE, UN JEUNE BRAMINE,
UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE:

UN illustre Indien a terminé sa vie ;
Sachez donc si sa veuve , à l'usage asservie ,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats ;
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas.
C'est un usage saint , inviolable . antique ;
Et la Religion , jointe à la politique ,
Le maintient jusqu'ici dans ces Etats divers ,
Que traverse le Gange , & qu'entourent les mers.
Allez. Je vous attends.

A ij



SCENE I.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

OUI, c'est vous dont le zèle
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! les Européens , accourus vers nos ports ,
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords ;
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville ,
De leurs coups redoublés ébranlent notre asyle ;
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre & les fureurs ,
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs !
Au milieu des dangers , au milieu des alarmes
Où se répand dans nos murs le tumulte des armes ,
Nous préparons encore un spectacle cruel ,
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel ;
Nous dressons ces bûchers , consacrés par l'usage ,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage !
Non , je dois l'avouer , je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Hé ! ne peut-on sauver la victime nouvelle ?
Son époux , dans ces lieux , n'est point mort auprès d'elle ;
Elle ne l'a point vu dans ces derniers moments ,
Si puissans sur notre ame & sur nos sentiments ,
Où d'une épouse en pleurs , l'époux qui se sépare ,
Exige de sa foi cette épreuve barbare ;
Où dans l'illusion d'un douloureux ennui ,
Et voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle !
Pensez-vous que du sang dont on fait qu'elle sort ,
Elle puisse à son gré disposer de son sort ?
Au nom de son époux , sa famille inquiète ,
L'environne déjà pour exiger sa dette :
L'affront dont en vivant elle se couvrirait ,
Sur ses tristes parents à jamais s'étendrait ;
Et de sa propre gloire une fois dépouillée ,

Que faire de la vie , après l'avoir souillée ?
 Où seroit son espoir ? Sans honneur & sans biens ,
 Devenue & l'esclave & le rebut des siens ,
 Vile à ses propres yeux , dans cet état servile ,
 Où plutôt dans l'horreur de cette mort civile ,
 Elle ne traineroit que des jours languissants ,
 S'abreuveroit de pleurs , & mourroit plus long-temps.

LE JEUNE BRAMINE.

Il est vrai ; cependant pour peu qu'on soit sensible ,
 Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
 Qu'on réserve à la femme un si funeste sort ,
 Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort :
 Les loix même contr'elle ont pu fournir ces armes !
 La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes ,
 Et l'époux s'en arroge un empire odieux ,
 Qu'il laisse à ses enfants lorsqu'il ferme les yeux !
 Il faut qu'elle périsse , ou bien leur barbarie
 Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie ;
 L'en punir , la priver avec indignité
 Des droits toujours sacrés de la maternité.
 Hé quoi ! pour honorer la cendre de leur pere ;
 Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mere ?

LE GRAND BRAMINE.

Et vous , ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
 L'usage impérieux courbe le genre-humain ?
 Observez le tableau des mœurs universelles ;
 Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles.
 L'Empereur Japonnois descendant chez les morts ,
 Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps.
 Les enfants pour périr ou vivre au choix du pere ,
 Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mere.
 Le Massagete immole , & c'est par piété ,
 Son pere qui languir sous la caducité.
 Le Sauvage vieilli , dans sa douleur stupide ,
 De son fils qu'il implore , obtient un parricide.
 Sur les bords du Niger , l'homme est mis à l'encant :
 En montant sur le trône , on a vu le Sultan
 Au facét meurtrier abandonner ses freres ;
 Et dans l'Europe même , au centre des lumieres ,
 Au reste de la terre , un honneur étranger ,
 De sang-froid , pour un mot , force à s'entregorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi l'exemple affreux des coutumes barbares ,

6 LA VEUVE DU MALABAR ;

Autorise & maintient des excès si bizarres.

Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.

Du destin qui l'attend l'horreur anticipée,

Se présente sans cesse à son ame frappée :

Esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus,

Liée encor des nœuds que la mort a rompus,

Entendez-là crier d'une voix lamentable :

Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable ?

Hélas ! déjà le ciel nous impose en naissant

Un tribut de douleur dont l'homme fut exempt ;

Et votre aveugle loi, votre ame injuste & dure,

Ajoute encor pour nous au joug de la nature ;

Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,

C'est vous qui nous donnez l'esclavage & la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inoui ! quelle erreur te domine !

N'es-tu donc dans le cœur Indien, ni Bramine ?

La femme naît pour nous ; & par un fol égard,

Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part !

Prends-tu les préjugés des Nations profanes ?

On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.

Elle-même a senti dans ses attachements

Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouements ;

L'appareil des bûchers & leur magnificence,

Ne peut appartenir qu'à la fiere opulence ;

Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,

Se couvre de sa terre & près de lui s'endort.

Même dans ces cantons, où la loi moins sévère

Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,

Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,

Réclame les bûchers comme un droit de son rang.

Reculé dans les temps, & vois dans l'Inde antique ;

Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.

Songe au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux,

Des Veuves de Céréus, le combat glorieux :

L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,

Tire son droit de mort d'un état si funeste :

L'autre, du gage même enfermée dans son sein ;

Et celle que la loi force à céder enfin,

Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,

N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.

Tu les plains de mourir, toi qui connois nos loix,

Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix ;

Ici tout est extrême : hé ! vois nos Solitaires,
 Des Falkirs, des Joghis les tourments volontaires :
 Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu ;
 L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
 Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
 L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
 Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
 Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
 L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ;
 Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ;
 Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
 Qui calcinent son front en l'honneur de nos Dieux :
 Vois sur le haut des monts le Bramine en prieres,
 Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupieres ;
 Quelques-uns se jeter au passage des chars,
 Ecrasés sous la roue, & sur la terre épars :
 Tous abrèger la vie, & souffrir sans murmure ;
 Tous braver la douleur, & dompter la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint ;
 Ne gémit de ses maux, & ne veut être plaint ;
 Mais ici par l'honneur la femme est pour suivie ;
 Il la force en tyran d'abandonner la vie.
 Pardonnez ; j'avois cru qu'exposés aux malheurs,
 Sans appeler à nous la mort ni les douleurs,
 Ce devoit être assez pour la constance humaine ;
 De supporter les maux que la nature amene.
 D'inexplicables loix, par de secrets liens,
 Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
 Mais de l'insecte à l'homme, on peut assez connoître ;
 Que le soin de soi-même est l'insecte de chaque être.
 Les Dieux, comme immortels, & sur-tout comme heureux,
 A tout être sensible ont inspiré ces vœux :
 L'homme, l'homme lui seul, dans la Nature entiere,
 A porté sur lui-même une main meurtriere ;
 Comme s'il étoit né sous des Dieux malfaisants,
 Dont il dut à jamais repousser les présents.
 Ah ! la secrette voix de ces Etres augustes,
 Crie au fond de nos cœurs, soyez bons, soyez justes ;
 Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
 Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons ?
 Cette haine de soi n'est-elle point coupable ?
 Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable :
 Et le Ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
 D'aimer tous les humains, pour ne hair que soi ?



S C E N E I I I.

UN BRAMINE, LE GRAND ET LE
JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

É bien qu'avez vous su ? Cette Veuve fidelle
Aux mânes d'un époux se sacrifie-t-elle ?
A-t-elle enfin promis ?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler & se rejoindre à lui.
Ses parents l'entouroient & ne l'ont point quittée ;
Mais leur voix ne l'a pas long-temps sollicitée :
De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir ;
En apprenant sa perte elle a vu son devoir.
La femme à nos bûchers, fiere ou pusilanime,
Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime ;
Celle-ci sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort,
Mais aussi sans gémir & sans être abbattue,
Paroit à son trépas seulement résolue :
Quoique si jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on ;
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérois pas moins ; & je vois sans surprise,
Sur-rout dans ces moments sa conduite soumise.
Le Siege avance ; amis ; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effor, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparrs forcés est prêt d'entrer en maître :
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette Veuve bientôt se rendra-t-elle au Temple ?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir ! hélas que je la plains !

Brillante encor d'attraits, & dans la fleur de l'âge,
 Ah! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
 Et d'éreindre au tombeau des jours remplis d'appas;
 Que la Nature encor ne redemandoit pas!
 Des usages ainsi l'innocence est victime;
 Ce n'est point seulement par la haine & le crime,
 Que la cruauté regne & proscrit le bonheur;
 C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
 De piété, de loix; la Coutume bizarre
 A su légitimer l'excès le plus barbare;
 Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
 A soumis l'être foible au mortel inhumain.
 Pour le bonheur commun, ils n'ont point su s'entendre:
 Au lieu de s'entraider par l'accord le plus tendre,
 Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter:
 Ils ont mis leur étude à se persécuter.
 Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires;
 Dont le Ciel, en naissant, nous rendit tribuaires,
 Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
 Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits;

LE GRAND BRAMINE.

Entends une autre voix qui te parle & te crie:
 Qu'attends-tu de ce monde? Est-ce-là ta patrie?
 Nous naissons pour les maux, n'en fais point abattu:
 Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.
 De Brama, dans ce Temple, entends la voix terrible:
 Tu deviens sacrilège, & tu te crois sensible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! si dans d'autres mains ici vous remerciez....

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés;
 C'est à vous au bûcher de guider la victime,
 Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
 Cet honneur vous regarde; allez donc aux lieux saints
 L'attendre, & suivre en tout mes ordres souverains.
 La Loi veut, il suffit; courbez-vous devant elle;
 Soyez humble du moins, si vous n'êtes fidele.

Le jeune Bramine sort.



SCENE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, UN
OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL sujet si pressant vous amene vers nous ?

L'OFFICIER.

L'ordre du Gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien ! qu'annoncez-vous ?

L'OFFICIER.

Il pense & vous prévient qu'il faut que l'on differe
L'appareil du bûcher, pour ne pas distraire
Du soin plus important de défendre nos murs ;
Il croit que ces moments sont déjà trop peu sûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce Temple, votre asyle ;
S'éleve entre le Camp & les murs de la Ville ;
Du bûcher allumé les feux étincelants,
Biilleroient de trop près aux yeux des assiégeants.
Le Gouverneur craindroit une cérémonie,
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCENE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES
BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux Bramines* :

ATTENDRE ! différer ce qu'il faut maintenir !
Quel est donc son dessein ? quand on craint la conquête ;
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprete ?
De sa fausse prudence il nous faut défier,

Lui-même à mon dessein je le vais employer.
 Oui, quoi que dans ce jour le Gouverneur propose,
 De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause,
 Loin que le Sacrifice en ces lieux attendu,
 Pour le Siege un moment doive être suspendu.
 Ah! n'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices,
 Qu'il faut à nos Guerriers rendre les Dieux propices?
 Cet usage établi par la nécessité,
 Par la Religion fut encore adopté,
 Et la Loi des bûchers une fois rejetée;
 Où s'arrêteroit-on? Une Coutume ôtée,
 L'autre tombe; nos droits les plus saints, les plus chers;
 Nos honneurs sont détruits, nos Temples sont déserts;
 Plus la Coutume est dure & plus elle est puissante,
 Toujours devant ces Loix de mort & d'épouvante,
 Les Peuples étonnés se sont courbés plus bas:
 Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
 Quel respect auroit-on pour le Bramine austere?
 Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
 Seroit traitée alors de démence & d'erreur;
 Mais quand d'autres mortels, imitants sa rigueur;
 Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
 Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
 Alors le Peuple admire, il adore & frémit;
 L'ordre naît, l'encens fume & l'Autel s'affermir.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME

MADAME! à quelle Loi vous êtes-vous soumise?
 Je frémis d'y penser!

LA VEUVE.

Reviens de ta surprise.

Tu naquis dans la Perse, & sous un Ciel plus doux;
 Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.

B ij

12 LA VEUVE DU MALABAR,

Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre :
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre ;
Je n'en puis être exempte, & ces murs, ces rochers
Sont noircis dès long-temps par les feux des bûchers.

F A T I M E.

Votre malheur m'accable, & vous semblez tranquille.

L A V E U V E.

Mon époux ne vit plus ; de la terre il m'exile.

F A T I M E.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour ;
Jusques-là de la vie éteindre en vous l'amour ?
Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible,
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimoit, hélas !
Auroit-il exigé ?

L A V E U V E.

Tu ne m'entendois pas :
L'honneur est mon tyran, il asservit mon ame ;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme ;
Je n'ai point d'autre choix ; c'est la loi qu'on nous fit.

F A T I M E.

Elle est injuste, affreuse.

L A V E U V E.

Elle existe, il suffit.

F A T I M E.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière ?
Quelle femme assez foible y céda la première,
Et prit sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous ?
L'époux traîne à la mort son épouse fidelle ;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle ?
Au-delà du tombeau lui garde-t-il sa foi !
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi ?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

L A V E U V E.

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas ! j'ai renoncé dès long-temps au bonheur ;
Tu vois ma destinée & ma douleur profonde :
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage & l'hymen, tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entens-je ? ma surprise égale mon effroi.
Hé quoi ! dans votre hymen vous n'étiez point heureux !

LA VEUVE.

Non, tu ne connois pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur, quel désespoir j'ai lu !
Vous me cachez vos pleurs !

LA VEUVE.

Le Ciel n'a pas voulu...

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-temps renfermée ?...

LA VEUVE.

Fatime, il est trop vrai ; j'aimois, j'étois aimée.
Jour sinistre, où du Gange abandonnant les Ports,
Nous partimes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaisseau non moins funeste, où le sort qui m'accable,
M'offrit, pour mon malheur, un Guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse ! pourquoi dans les mœurs Malabares,
Tous les Européens nous semblent-ils barbares ?
Fatime, ah ! que mon pere avec un étranger,
Sans violer nos Loix, n'a-t-il pu m'engager !
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hymenée ?

FATIME.

Grands Dieux ! & votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! vous ne l'aimiez point, & vous mourez pour lui !
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années ;
Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible Ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel.
Le sort vous en délivre, & sa faveur est vaine !

LA VEUVE.

Ta plainte l'est bien plus.

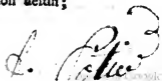
FATIME.

Vous redoublez ma peine.

Mais où vit votre Amant.

LA VEUVE.

J'ignore son destin ;



14 LA VEUVE DU MALABAR ;

Mais je fais qu'il m'aima, qu'il désira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre ;
Étouffer un amour que je ne puis éteindre,
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille & trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas ! si j'étois née,
Je cessois d'être esclave, & d'être infortunée :
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras ;
M'auroit laissée au moins libre par son trépas ;
J'aurois eu quelque espoir, fût-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire,
Et cette illusion, soulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable & tout me désespère ;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai souffert, & ce que j'ai perdu ;
Pour celui que j'aimois, lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre :
Je meurs, c'est peu, je meurs dans un affreux tourment ;
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon Amant.

F A T I M E.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

L A V E U V E.

J'en ai trop dit, Fatime ;
Excuse, époux cruel, excuse ta victime,
Ce cœur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé ;
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te fût, hélas !
Que je te sois fidelle au-delà du trépas :
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice,
Qui de ma mort peut-être égale le supplice :
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

F A T I M E.

Après un tel hymen, quel étrange partage !

L A V E U V E.

Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage,
J'en ai besoin, Fatime, & n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeste entretien :
Ah ! j'atteste le Ciel, que j'aurois avec joie

Subi pour mon Ament la mort où l'on m'envoie,
 Et qu'on m'eût vue alors, perdant tout sans retour ;
 Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
 Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
 N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie ;
 Il ne saura jamais, je meurs dans cet espoir,
 Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

F A T I M E.

Ciel ! je vois de ce Temple avancer un Ministre ;
 Je lis la cruauté dans son regard sinistre.



S C E N E I I.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE, FATIME.

F A T I M E, *au Jeune Bramine.*

H É bien ! qu'annoncez-vous ? sans doute le trépas ;
 Le deuil & la terreur accompagnent vos pas :
 Venez-vous réclamer une affreuse promesse ?
 Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse ?

L A V E U V E.

Laisse-nous.



S C E N E I I I.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

L E J E U N E B R A M I N E.

J E reçois ainsi des deux côtés
 Des reproches cruels & si peu mérités.
 Vous me croyez, Madame, inhumain, inflexible ;
 Tandis qu'à notre Chef je parois trop sensible.
 Ses regards attachés au séjour éternel,
 Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel ;
 Et devant les objets que les cieus lui retracent,
 Les peines de ce monde & la pitié s'effacent ;
 Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui ;

16 LA VEUVE DU MALABAR,

Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui,
J'obéis à mon cœur, & quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays ni mon culte;
Mais sur mes sentiments quel douloureux effort?
C'est moi qui dois, grands Dieux! vous conduire à la mort.
Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverferois plutôt l'Autel du Sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle Coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
Est-ce à vous dans ce Temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces Autels celui qui se destine,
Prend-t-il l'engagement sans l'esprit du Bramine?
Ou comment né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître!
Je fus infortunée du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas,
M'ait ici apporté du Bengale dans ses bras:
Faut-il avoir si-tôt, pour voir votre misère,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père.
Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce Temple à peine suis-je entré;
Je trouve donc par-tout un usage sinistre;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le Ministre.

LA VEUVE.

Hé! qui vous poursuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier..

Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier.
Tout enfant nouveau-né dont la levre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile;
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité.
J'allois périr! Où vont mes plaintes importunes?
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.

De ma famille, ô Ciel! quelle est la destinée!
 Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
 Au temps dont vous parlez, un des miens moins heureux,
 Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux.
 Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange,
 Victime au Malabar, comme lui sur le Gange,
 Et nous aurons péri dans des lieux différens,
 Mon frere à son aurore, & moi dans mon printemps.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frere, Madame, il périt au Bengale.
 Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly! quel rapport!

LE JEUNE BRAMINE.

C'est-là que je suis né.

LA VEUVE.

C'est-là que pour souffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanassa fut mon pere.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embrasse & reconnois ton frere.

LA VEUVE.

Toi, mon frere! ô surcroît de rigueur dans mon sort!

Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort.

Où sommes-nous? Ah! Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le Ciel se manifeste.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colere céleste!

Ah! cruel! dont le sort vient de m'être éclairci;

Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle est ma misère !
Tu dois vouloir ma mort si tu naquis mon frere.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi! vouloir ton trépas? quel délire! ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Si je le suis, commence à me fermer ton cœur.
Le frere exhorte ici la sœur au sacrifice:
Mon honneur & le tien veulent qu'il s'accomplisse:
Ma famille t'attend autour de mon bûcher;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare;
Ce qui rapproche ailleurs, est ce qui nous sépare,
L'ordre de la nature est renversé pour nous:
Et de frere & de sœur les noms toujours si doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire;
Se tournent contre nous & veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux sont desillés, je te dois mon secours;
Je ne connois plus rien que le soin de tes jours.
Que m'importent vos Loix? Que me fait votre usage?
De tout braver pour toi je me sens le courage;
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'assiègent aux Autels;
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante;
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mélée au cri du sang auroit perdu ses droits!
Si l'homme a sur ses bords renversé la Nature,
Retablissons pour nous la Loi qu'il défigure:
Non, ce n'est pas à moi, sans doute, après mon sort,
A devoir respecter des Coutumes de mort.
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares usages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'insensibilité.
Je ne suis point ce frere inflexible & barbare,
Qu'endurcissent nos mœurs, que la démence égare;
Je suis par la Nature un cœur simple entraîné,
Je suis le frere enfin que le Ciel-r'a donné.

LA VEUVE.

Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frere!

Le jour plus désirable & ma fin plus amère ;
 Crois qu'il m'en coûte assez dans mes vives douleurs ;
 Pour combattre le sang, ma tendresse & tes pleurs ;
 Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoie ?
 J'appartiens à la mort qui réclame sa proie ;
 De ton cœur attendri vois mieux l'illusion ,
 Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion ?
 Si j'évite la mort , la honte est mon partage ;
 Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage ;
 Plus je te suis & moins tu te dois attendrir ,
 Moins tu dois balancer à me laisser mourir :
 Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête ;

LE JEUNE BRAMINE :

Qu'oses-tu m'annoncer ?

LA VEUVE.

Viens, fais mes pas :

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête :

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler ?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée ?

LE JEUNE BRAMINE :

Dois-je me plaindre au Ciel de t'avoir retrouvée ?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort :

LE JEUNE BRAMINE.

Cesse d'être ma sœur si ce nom veut ta mort.

Attends du moins , attends d'un esprit plus tranquille ;

Que la guerre ait fixé le sort de notre Ville ,

Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu ,

Ce droit de vivre , enfin te puisse être rendu.

LA VEUVE.

Et si l'Européen succombe sous nos armes ,

J'aurai donc laissé voir ma foiblesse & mes larmes !

Et pour en avoir cru ta douleur au hasard ,

Je n'en mourrois pas moins & je mourrois trop tard !

Si je tarde d'un jour je perds mon sacrifice ,

Cij

Au lieu d'un dévouement , ma mort n'est qu'un supplice ;
 J'ai promis , en un mot : je ne puis désormais ,
 Sans me déshonorer , recourir aux délais ,
 Et d'une mort enfin , que la gloire eût suivie ,
 Je paroitrais indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé bien ! ma sœur , hé bien ! terminons ce débat ;
 Change de destinée en changeant de climat ;
 Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées ;
 Ce devoir que tu fais , ne tient qu'à nos contrées.
 Fuyons l'Inde , & si loin , que de féroces loix
 Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix.
 Nous n'ayons de tes jours , pour ne rendre aucun compte ;
 Qu'à mettre l'Océan entre vous & la honte.
 Contre l'opinion , dans des climats plus doux ,
 Il est , si tu le veux , des asyles pour nous :
 Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées ;
 Que chez tous les humains la nature a gravées ;
 Ces vrais devoirs sentis , & non pas convenus ,
 Immuables par-tout , & par-tout reconnus ;
 Ix qui le ciel , non l'homme , à la terre a prescrites ;
 Et qui n'ont ni le temps , ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé !
 Comment quitter ces bords ? L'Univers m'est fermé :
 Si tu veux m'arracher à ce climat funeste ,
 Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste ;
 Qu'elle n'y reste infame : empêche sur ce bord
 Que ma famille entière , à qui je dois ma mort ;
 N'osant lever les yeux , & jamais consolée ,
 Dans son propre pays ne se trouve exilée ;
 Que , vengeant mon époux , un peuple furieux
 Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux ;
 Et qu'une telle image , attachée à ma fuite ,
 Ne me suive par-tout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis , respecte encore une homicide loi ;
 Crains l'époux comme un Dieu prêt à tonner sur toi ;
 Hélas ! moi seul des tiens , je t'aime & je te reste ;
 Je ne te suis connu que de ce jour funeste :
 De l'horreur de ton sort ton frere a beau souffrir ,
 Non , cruelle ! il n'a pas le droit de t'attendrir ;
 Mais j'ai celui du moins , dans ce péril extrême ,
 D'oser te secourir contre ton aveu même.

Tu me parles d'honneur ! le mien est de quitter
 Ces profanes autels que je dois détester ;
 J'y vais rester encor pour te sauver la vie ;
 Mais une fois ici mon attente remplie,
 Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain ;
 Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCÈNE IV.

LA VEUVE, seule.

QUEL est donc son projet ! que va-t-il entreprendre ?
 Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre ?

SCÈNE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

AH ! Madame ! une treve avec ces étrangers
 Arrête le carnage & suspend les dangers :
 Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée ;
 Mais j'en ai plus d'espoir ; plus la treve est bornée,
 Dans nos murs la terreur & le trouble est par-tout,
 Et sans doute à céder l'Indien se résout.
 Le Général François, sans dépouiller l'audace,
 Avec le Gouverneur traite devant la place ;
 Et le ton dont il parle annonce qu'au plutôt
 La Ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut ;
 Et, prête à voir changer la loi qui vous accable,
 Vous précipiteriez votre fin déplorable !
 Vous n'en pouvez douter, Madame ; vous vivrez
 Du moment qu'aux François ces murs seront livrés.
 Mais quel trouble nouveau vous presse & vous domine ?
 Sans doute l'enretien de ce jeune Bramine,
 Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
 Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE.

Ah ! tu ne connois pas... Cache bien ce mystère :
 Fatime, qui l'eût cru ! ce Bramine est mon frère ;

22 LA VEUVE DU MALABAR;

Oui, je l'ai trouvé dans ce temple de mort ;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

F A T I M E.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances ;
De vos autres parents les barbares instances
L'emportent dans ce cœur tristement affermi :
Un frere en vain vous aime !

L A V E U V E.

Hélas ! j'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frere ;
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire :
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur ;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur ;
Telle est ici ma gloire & cruelle & bizarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma misere
La voix de la nature & les secours d'un frere ?

F A T I M E.

Hé ! pourquoi vous tracer sous des noires couleurs
Ce qui peut au contraire abrèger vos malheurs ?
Pourquoi désespérer ? Tout vous presse de vivre,
La treve qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frere retrouvé ; le dirai-je ! un espoir
Plus cher à votre cœur, & qu'il peut concevoir.
Hé ! qui fait, dans le camp, s'ils n'ont pas connoissance
De cet Européen dont vous pleurez l'absence ?

L A V E U V E.

Je faurois son destin !... Dieux ! quel espoir m'a lui !
Heureuse Lanassa ! tu pourrois aujourd'hui...
Mon ame en ces moments ouverte à l'espérance,
Chancelle en son dessein & perd de sa constance.
Moi, je m'immolerois, quand pouvant être à moi ;
Il me conserveroit son amour & sa foi ?
Moi, libre désormais d'un funeste hymenée,
Maitresse de ma vie & de ma destinée?...
Fatime, où m'égaré-je ? Ai-je donc oublié ?...
Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié !
A quel espoir trompeur ton zele me rappelle !
Tu veux me consoler ? Tu m'accables, cruelle !
L'inexorable honneur tient mon cœur engagé ;
Pour être suspendu, mon sort n'est point changé.

Respecte en ces moments ma constante, ma gloire,
 Ma résolution; enfin, laisse-moi croire;
 Assure-moi plutôt que ce jeune François,
 A mon amour, à moi, fût ravi pour jamais;
 Epargne-moi le trouble où son seul nom me jette;
 Qu'il épargne mon sort, & je meurs satisfaite.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.



SCENE PREMIERE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS;
 UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

LA treve que je viens d'accorder à la Ville;
 A nos Guerriers ici laisse un accès facile:
 Hors des murs ce parvis & ce temple bâtis,
 Sont un lieu de franchise ouvert aux deux Partis:
 La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte,
 Et la guerre a des loix que par-tout on respecte:

L'OFFICIER.

Je fais que de ce temple à Brama consacré,
 L'honneur a fait pour nous un asyle assuré;
 Mais par le Gouverneur la treve demandée,
 Seulement pour un jour, lui vient d'être accordée:
 Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
 Des Guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords;
 Indiens ou François, victimes du carnage,
 Sans sépulture encor sur ce triste rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la treve un terme aussi prochain;
 En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
 Je fers les Assiégés, & pour eux je profite
 Des extrémités même où leur Ville est réduite.
 Déjà de trop de sang ce rivage est baigné,

24 LA VEUVE DU MALABAR ;

Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre ?
A regret cependant, je vois ce Peuple entier,
En esclave asservi par le Braminé altier ;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte.
Je les ai rassurés : ils ont su que mon Roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi ;
Qu'il n'est rien dans leurs loix qu'il veuille qu'on renverse ;
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du Commerce,
Qu'un Port, où ses vaisseaux partis pour l'Indostan,
Puissent se reposer sur le vaste Océan.
Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amene,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne,
Que trois ans sont passés, depuis qu'en ces climats
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas ;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austère,
Je la vis quelquefois, de l'aveu de son pere ;
Que je lui plus ; qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouser un jour ;
Que je vis vers moi seul sa jeune ame entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hyménée ;
Qu'en France rappelé par des lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens ;
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise,
Par qui cette Cité nous doit être soumise,
Ce fut encore, ami, pour revoir un séjour
Où j'étois en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter ; cours, informe-toi d'elle ;
Son nom est Lanassa ; j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au sein de ces murs il faudroit pénétrer,
Par les loix de la guerre, on n'y sauroit entrer :
Comment puis-je savoir ? . . .

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la Ville
Tu peux t'en informer ; & c'est un soin facile :
Va, ne perds point de temps pour en être éclairci ;
Il suffira pour toi de la nommer ici ;
La caste dont elle est, dans l'Inde est la première,
Et met avec son nom ses destins en lumière.

(*L'Officier sort.*)

SCENE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *seul.*

TOI que le ciel dérobe encore à mes regards,
 Ma chere Lanassa ! vis-tu dans ces remparts ?
 As-tu pu rester libre : Un cruel hymenée
 Sous son joug, malgré toi, t'auroit-il enchainée ?
 Pardonne, ô mon Pays, si je donne en ce jour,
 Parmi les soins guerriers, un moment à l'amour :
 Pardonne, Lanassa, si, troublant ton asyle,
 Je viens porter la flamme & le fer dans ta Ville ;
 Plains-moi sans me hair ; les ordres de mon Roi,
 L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCENE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS,
UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

HÉ bien ! quel est son fort, & que viens-tu me dire ?
 Sais-tu si Lanassa ?

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter ?

L'OFFICIER.

Un spectacle d'horreur,

Que du cruel Bramine apprête la fureur :
 Le Peuple dont la foule inonde ce rivage,
 De tout autre chemin m'a fermé le passage.

LE GÉNÉRAL.

Comment ! Explique-toi : parle !

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,

D

Seigneur, le croirez-vous? Dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une Veuve, au gré de leur féroce attente,
Dans des feux dévorants va se plonger vivante:
La coutume l'ordonne & soutient sa vertu:
Elle fuit son époux. . .

LE GÉNÉRAL.

Ah! Dieu! que me dis-tu?

L'OFFICIER.

Dans le Temple déjà la victime est entrée:
Certe cérémonie effroyable & sacrée
Est une fête aux yeux de ce Peuple insensé,
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornements dont la Veuve se pare,
Avant que de marcher à cette mort barbare;
L'or & les diamants, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces autels, & butin du Bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme & de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la Religion consacre leur furie!
Nous pourrions, nous François, souffrir leur barbarie?
Elle iroit à la mort, & j'en serois témoin?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin. . . :

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle;
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle;
De ma défense, ami, l'infortune a besoin;
Voler à son secours, voilà mon premier soin.
Et j'atteste le ciel & ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Hé! que prétendez-vous?
Que pouvons-nous pour elle? & quels droits avons-nous?
Comment du fanatisme écarter les injures?



SCÈNE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses
Bramines* ; LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LES
DEUX OFFICICIERS FRANÇOIS.

LE GRAND BRAMINE.

SUPERBE Européen, quels sont donc ces murmures !
De l'époux qui n'est plus, cet hommage attendu,
Ce digne sacrifice est presque suspendu !
Au mépris de la trêve on répand les alarmes,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes !
Sans respect pour le Temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je les reconnois au vœu qui les enflamme !

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre !

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.

Cours, suspends en mon nom les transports des François ;
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.



SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE
GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

BARBARE, il est donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'est toi qui les maintiens par ton autorité !
Des Temples protecteurs les enceintes tranquilles ;
Aux malheureux mortels doivent servir d'aziles ;
Les Ministres des Cieux sont des Anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits :

28 LA VEUVE DU MALABAR,

C'est par l'heureux emploi de consoler la terre,
Qu'ils honorent le Temple & leur saint Ministère,
Et que le Sacerdoce auguste & respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi honte des Dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le Ciel que des mains malfaisantes !
Tu fais des cruautés une loi de l'État,
Et l'appannage affreux de ton Pontificat !
C'est au pied des Autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consomment ;
Des Prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux !
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux !
Ainsi donc, d'un œil sec tu verras une femme
S'élançant à ta voix dans des gouffres de flamme !
Ton oreille entendra les cris de sa douleur !
Je ne la connois point, je connois son malheur,
Je connois la pitié ; mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible ;
Dans l'excès des tourments elle est prête à périr,
Contre vos mœurs & toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide,
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité,
Montalban, sur ces bords, fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE,

Quelle est donc ton audace ?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître ;

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici, pour nous parler en maître ?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des Dieux ;
Comme un Prêtre, un mortel inspiré par ses Dieux,

LE GÉNÉRAL.

Tes Dieux t'exciteroient à tant de barbarie !

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser & plonger dans l'oubli
Sur des siècles sans nombre un usage établi ?

Crois-tu déraciner de ta main foible & fiere
 Cet antique Cyprès qui couvre l'Inde entiere ?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort sera vain ;

Le tems autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur : plus l'usage est antique,
 Plus il est temps qu'il cesse, & plus, cœur fanatique,
 Tu devrois commencer à sentir les remords
 Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
 Barbare ! de quel nom faut-il que je te nomme ?

Toi Prêtre ! toi Bramine ! & tu n'es pas même homme !
 La douce humanité, plus instinct que vertu,
 Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tué,
 Né dans nous, avec nous, & l'ame de notre être,
 Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître !
 De quel souffle en naissant, fus-tu donc animé ?

Quel monstre, ou quel rocher dans ses flancs t'a formé ?
 Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes !
 De l'attendrissement jamais senti les charmes !

Il m'a fallu venir sur ces bords révoltants,
 Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissans.
 Je te rends grace, ô Ciel, dont la voix tutélaire
 M'appelloit dans ce temple, ou plutôt ce repaire ;
 Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains,
 Vos infâmes bûchers par moi seront éteints,

LE GRAND BRAMINE.

Eteindras-tu l'amour ? éteindras-tu le zele,
 Le courage fondé sur la baze immortelle
 De la Religion qui confond dans ces lieux
 Le respect de l'Epoux & le respect des Dieux ?
 Un généreux amour conservé dans les ames,
 De la mort parmi nous fait triompher les femmes ;
 Si de ce dévouement leur grand cœur est jaloux,
 Crois-tu que nous soyons plus indulgens pour nous ?
 Sais-tu pourquoi je suis le premier des Bramines ?
 Je parvins à ce rang par des chemins d'épines ;
 J'ai déchiré ce sein de blessures couvert,
 Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai souffert.
 Quant à la Loi cruelle où la Veuve est soumise,
 Autant que la raison, l'équité l'autorise.

Les femmes autrefois, ne l'a-tu point appris ?
Hatoient par le poison la mort de leurs maris.

L E G É N É R A L.

Non, je ne te crois pas ; ces épouses fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime sur la terre est toujours étranger,
Comme tous les fléaux il n'est que passager ;
C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empare ;
La femme est moins cruelle, & toi seul es barbare.
Ecoute ; vos bûchers, vos spectacles d'horreur,
N'ont que trop justement excité la fureur,
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre,
de l'indignation je n'ai pu me défendre :
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups,
Peut-être vont tomber, & la Ville être à nous.
Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux.
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimoit votre Loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière ;
Que dis-je, applaudis toi, quand je lui tends la main ;
Laisse-là ta Courume ; il s'agit d'être humain.

L E G R A N D B R A M I N E.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre ;
Elle aille sous les pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un pere, un frere ? hé bien ! de la Nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé,
Il dompte la Nature, étouffe la pitié.

L E G É N É R A L.

Oui, tyran ! je vois trop que ton ame inflexible ;
A toute émotion veut être innaccessible ;
Je vois trop dans ce Temple ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en système érigé,
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,
Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire ;
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas.
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne fauroit employer pour un plus digne usage,

Je jure dans ce Temple où tu répands l'effroi ,
De sauver la victime & d'abolir ta Loi.



SCÈNE VI.

UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS,
LE GRAND BRAMINE.

UN BRAMINE.

LA Veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée,
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les Offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!

Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie;
Oui, dès ce moment même il faut que je la voie.

LE GRAND BRAMINE.

Modérez ce transport & quitte cet espoir;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir;
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle;
Et dans la solitude où ce monde l'appelle,
Des expiations, des soins religieux
Déroberent même encor sa présence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point : malgré ton artifice,
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe foible! ah! tu ne fais donc pas
Combien il nous est cher & dans tous les climats!
Nos Chevaliers François remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengerent sa querelle;
Même sans le lien des amoureux penchans,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout tems!

LE GRAND BRAMINE.

Et c'est où je t'arrête; oui, c'est sa gloire même;
Qui de mourir ici lui fait la Loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit,

A. Pottier

Pour l'interêt de vivre, elle en perde le droit ?
 Elle a promis sa mort, la pitié qui te presse
 Ne peut rien sur son ame & rien sur sa promesse.
 Loin de plaindre son sort, admire son grand cœur ;
 Ne le soupçonne point de foiblesse ou d'erreur ;
 L'honneur engage enfin cette épouse fidelle :
 Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.



S C E N E V I I.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN
 OFFICIER FRANÇOIS.

L'OFFICIER.

J'accours vers vous, Seigneur ; ah ! savez-vous les vœux,
 Les soins du Gouverneur & des complots affreux ?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER.

O superstition ! l'Indien fanatique
 Ne demandoit la treve en ces funestes lieux ;
 Que pour favoriser un spectacle odieux,
 Pour laisser au Bramine impunément barbare ;
 Le loisir d'attifer le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprétois ce triomphe au Bramine endurci !
 Pour la faire périr on me jouoit ainsi !
 Ah ! d'indignation tout mon cœur se souleve.
 Retournons vers mon Camp, & que la guerre acheve
 De purger ces climats d'un Peuple aussi pervers,
 Allons : les perdre, amis, c'est servir l'Univers....
 Mais la treve subsiste, & ma foi n'est point vaine,
 L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaine,
 Et sa loi tyrannique accable en même temps
 L'innocence qui souffre, & moi qui la détens.
 Que je tiens à l'honneur, l'humanité murmure ;
 Que je veuille être humain ; il faut être parjure ;
 Que dis-je ? exterminer cette triste Cité,
 Tout un Peuple ; est-celà servir l'humanité !
 Non, du lâche Bramine & de son artifice,

J'ai peine à croire encor le Gouverneur complice ;
 De tant de perfidie il n'a pu se noircir :
 Près de lui, sans tarder courons nous éclaircir ;
 J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime :
 Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
 Viens donc, & prévenant de féroces excès,
 Servons les malheureux & montrons-nous François.

Fin du troisieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, *seule, vêtue de lin.*

VOILA donc mon destin ! voilà donc mon partage !
 J'acheverai de vivre à la fleur de mon âge.
 Le Ciel me rend un frere, & c'est dans ces moments
 Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassements.
 Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
 La nature m'attire & l'honneur me repousse.
 Une autre voix me charme & m'accable à son tour ;
 Victime de l'hymen, victime de l'amour,
 Il me faut renfermer cette secrete flamme,
 Ce profond sentiment qui maîtrise mon ame,
 Et la mort dans le cœur, marcher le front serain
 Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain.
 Il semble à mes douleurs, que sa rigueur extrême,
 Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.
 Il a fait tous mes maux ; & je dois aujourd'hui
 Paroitre heureuse encor de m'immoler pour lui :
 Ma destinée entiere est-elle assez cruelle !
 O toi, que j'adorai ! toi qu'en vain je rappelle
 Toi, dont le souvenir si cher à mon amour,
 M'aïda dans mes ennuis à supporter le jour !
 De tout ce que j'aimois sans retour séparée,
 Par ta fatale absence au désespoir livrée,
 Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
 Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi.



SCENE I.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

LA parole, Madame, à vos parents donnée,
 Ne laisse aucun retour à votre ame enchainée.
 Au sang dont vous sortez votre vertu répond;
 Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front;
 Vous chérissiez sans doute une promesse austere,
 Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
 Votre ame a déjà pris, dans ses devoirs pressants,
 Un courage au dessus des révoltes des sens;
 Elle s'élançe aux Cieux, où pure & sans mélange,
 Sa source fut cachée avec celle du Gange.
 Si vous quittez la vie & ses vaines douceurs,
 Vous honorez nos loix, vous consacrez nos mœurs;
 Vous en raffermissez les profondes racines;
 Vous transmettez l'exemple à d'autres heroïnes;
 Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers;
 Du bûcher vous régnez jusques sur les enfers;
 Et si pour expier jusqu'aux moindres souillures,
 Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures;
 Votre mort le rachete, & votre dévouement,
 En un bonheur sans fin va changer son tourment.
 C'est peu de joindre ici votre image aux Statues
 De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues;
 Tandis que votre nom sur la terre vivra,
 Du pays Malabar aux sommets d'Esvara,
 Dans des astres serens vous rejoindrez ces Veuves;
 Qui de la foi promise ont su donner ces preuves,
 Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le Ciel
 Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans savoir par quels biens un Dieu juste répare
 Les horreurs de la mort que la Loi me prépare,
 Et sans vouloir chercher, par un soin superflu,
 Quel sera mon destin dans un monde inconnu,
 Je me sacrifierai, puisqu'enfin tout l'exige,
 La loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je!
 Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur;

Je ne reproche aux Dieux que leur trop de rigueur ;
 Hélas ! en prononçant ma sentence mortelle ,
 Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle ,
 Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi ,
 En charger la nature & non pas votre Loi.
 J'aurois pu différer d'un an mon Sacrifice ;
 Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice ;
 J'ai craint que l'on n'ôsat, sur ce retardement ,
 Du refus de mourir m'accuser un moment.
 Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
 A subir cette mort où je suis condamnée ,
 J'ai mieux aimé courir au devant du trépas ,
 Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
 Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abyme ;
 C'est d'être de l'honneur la dernière victime ,
 Et que l'humanité dont il blesse les loix ,
 Reprenne en ces climats son empire & ses droits :

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter ? qu'avez-vous dit , Madame ?
 Etouffez un tel vœu dans le fond de votre ame.
 L'humanité ! foiblesse ! impuissance du bien ,
 Des mortels corrompus chimérique lien !
 Ce vœu trop indiscret dont votre ame est séduite ;
 De votre sacrifice affoiblit le mérite ;
 Mais je vous connois mieux , de vous-même jamais ;
 Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits.
 Ces fiers Européens , jusqu'en nos esprits même
 On soufflé le poison de leur lâche système ;
 Mais plus ces étrangers nous infectant d'erreurs ,
 Veulent nous inspirer leur doctrine & leurs mœurs ;
 Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes ,
 Combattre & rebrousser de funestes maximes :
 D'une ame haute & ferme au-dessus de son sort ,
 Telle enfin que la vôtre , on attend cet effort.
 Songez en ces momens que l'Inde vous contemple ,
 Et de votre courage exige un grand exemple.



J. P. P. P.

SCENE III.

LA VEUVE, *seule.*

Où fuir ? où me sauver d'un horrible trépas ?
 La flamme me poursuit , je la vois sous mes pas ,
 Je la sens.... Que de maux avant de cesser d'être ;
 Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître ?

SCENE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

T'accours vers toi , ma sœur , tu vas changer de sort ;
 Connois mon espérance & renonce à la mort.
 Du Chef des assiégeans la généreuse envie ,
 Auprès du Gouverneur hautement t'a servie.
 Tu vivras , il l'exige ; un Dieu consolateur ,
 De ce vaillant Guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Non ; l'humanité seule & l'inspire & l'anime.
 Avec quelle chaleur sa pitié , son courroux ,
 Son indignation éclatoit devant nous !
 Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémence
 Pour défendre une sœur ou sauver une Amante.
 A de si beaux transports je brûlois d'applaudir ;
 Mais aux yeux du Bramine à ce point m'enhardir ,
 C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie ,
 Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
 Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein ,
 Et de dissimuler pour paroître inhumain !
 Hélas ! l'Européen ne pouvant me connoître ,
 Me voyoit du même œil qu'il voyoit le Grand-Prêtre.
 Ah ! combien j'en souffrois ! Il court au Gouverneur ;
 A te sauver la vie , il a mis son honneur ,

Et fans tes surveillants , dans sa fureur extrême ,
Il viendroit en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah ! détourne ses pas ; tu connois trop la Loi ,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi ;
Les yeux d'un étranger souilleroient la victime ,
De sa seule présence on me feroit un crime ;
Mais peut-être en ce jour , quoiqu'il soit mon soutien ,
Ton intérêt pour moi t'exagere le sien.
Il a pris ma défense , il suivoit dans son zele
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet Européen envoyé par son Roi ,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ?
Peut-il prendre ma cause & ne pas me connoître ?

à part.

D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'instant , te dis-je , où pour l'humanité ,
Des Loix de l'honneur même il se fût écarté.
Oui , prêt à tout ofer , prêt à rompre la treve ,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'éleve.
Aux transports vertueux de sa noble fureur ,
Je prenois l'Inde entiere & nos Loix en horreur.



S C E N E V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

F A T I M E.

Vous n'avez point , Madame , à craindre la présence
Du Chef des assiégeants qui prend votre défense ,
Et n'ayant pu vous voir , ni même l'espérer ,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer ;
Mais contre la rigueur d'un usage barbare ,
Trop hautement , pour vous , ce Guerrier se déclare.
Ce Héros dans ces lieux n'est point en sûreté :
J'ai vu le fanatisme & ce Peuple irrité ;
Le Bramine jaloux de garder sa victime ,
Contre cet étranger lui-même les anime ;
Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux ,
L'ennemi de nos Loix , l'ennemi de nos Dieux ;

38 LA VEUVE DU MALABAR;

Je crains de ses clameurs quelque suite sanglante.

Au jeune Bramine.

Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente,
Ou les soins du Guerrier qui vous sert aujourd'hui;
Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Hé quoi ! malgré la treve , il périroit , Fatime !
J'ai trop tardé , sans doute , à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O ciel ! qu'allez-vous faire ?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le souffrirois !....

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expose.
Il peut perdre la vie , & j'en serois la cause.
Je crains pour moi l'appui qu'il daigne me prêter :
Quel que soit son secours , je n'en puis profiter ;
Mais si je me dérobe aux soins de son courage ,
Je dois le garantir d'un Peuple qui l'outrage ;
De tous ces furieux détourner le poignard ,
Et mettre entr'eux & lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur , consens à vivre ,
Et ce Peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux & je cours à la mort ,
Autant pour le sauver que pour remplir mon sort.
On ne me verra point en prolongeant ma vie ,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Oui , mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours comme il voloit au mien.



SCENE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

NE l'abandonnez pas : pour chercher le Grand-Prêtre ,
Le Général François ici va reparoitre ;

J'attendrai ce Guerrier , j'obtiens qu'aujourd'hui
 Il dissimule encore pour ma sœur & pour lui.



S C E N E V I I.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes.
 Héroïque mortel , plein de transports sublimes,
 Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
 Le généreux appui que tu veux nous prêter !



S C E N E V I I I.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL
 FRANÇOIS.

LE JEUNE BRAMINE.

SEIGNEUR , où courez-vous ? je mérite peut-être.

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu ?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le Chef des tiens , c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe ?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le destin déplorable
 De celle qu'en ces lieux notre Coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas r'auroit-on envoyé ?
 De toi tout m'est suspect , & jusqu'à la pitié ;
 Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, Seigneur, que mon cœur vous révele
 Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle :
 A la mort qui l'attend, vous voulez la ravir,
 Je le veux plus que vous, & puis vous y servir.
 Connoissez en un mot toute ma destinée :
 J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur ! elle !

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! Dieu ! s'il est ainsi,
 Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je fais trop votre rage ;
 A quelle cruauté le nom de frere engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grace, avec les miens.
 Non, je fais mieux du sang respecter les liens :
 Ma sœur prête à périr par des Loix inhumaines,
 Sur un bûcher ! ah Dieux ! son sang crie en mes veines.
 Pour un objet si cher je pourrai tout braver,
 Je suis Européen dès qu'il faut la sauver ;
 Attendez tout de moi, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue
 Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché.
 A son cruel devoir son cœur est attaché ;
 Devoir d'autant plus dur à son ame affermie,
 Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie,
 N'étoit point le lien que son cœur eût choisi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit, d'un lâche effroi saisi,
 Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle !
 A la mort d'une Amante il n'ose mettre obstacle !
 Son sort me touche, moi qui lui suis étranger,
 Comme homme seulement je viens la protéger.

Le lâche ! que fait-il ? qu'est-ce qu'il appréhende ?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende ?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le Ciel l'a retenu ;
Mais qu'avec mes deitins mon cœur vous soit connu.
Autant que je le puis, je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la nature :
Loin d'exhorter ma sœur à subir le trépas,
C'est moi qui vous cherchois, c'est moi qui sur vos pas
Venois me joindre à vous pour lui sauver la vie ;
J'ai tout tenté près d'elle, & ne l'ai point fléchie :
Mais je suis trop heureux dans ces moments d'effroi ;
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.
Vous êtes né sensible, & le Ciel nous ordonne
De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne.
Arrachons Lanassa....

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé !

Quel nom !

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, Seigneur, vous est donc échappé ?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa la victime !

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous est connue ?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue ?
Et j'ignorois mes maux, & je venois si loin
Pour être de sa mort l'infortuné témoin !
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur....

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'instant même.

Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez ? qui ! vous ?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

F.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas... ;
 Et la treve interdit, Seigneur, la force ouverte :
 Oui, ce seroit courir vous-même à votre perte :
 N'allons point rendre vains par d'aveugles transports
 Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous sur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Hé ! que peux-tu pour elle en ce péril extrême ?

LE JEUNE BRAMINE.

Il est un souterrain caché dans ces murs même ,
 Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
 Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des loix ;
 Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente
 Où doit s'ensevelir la victime innocente ;
 Et par d'autres détours à la mer il conduit.
 Bientôt la treve expire & le meurtre la fuit :
 Si le Bramine altier presse le sacrifice ,
 Au défaut de la force employons l'artifice.
 Moi, du sein de ce Temple, avec vous au dehors ;
 Le Ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près & si loin d'elle ! Ah ! chaque instant me tue !
 Je frissonne d'horreur ; mon oreille éperdue
 Dans des feux dévorants croit entendre ses cris !

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! Seigneur ! commandez encor à vos esprits ;
 Redoutez aujourd'hui ce zele fanatique ,
 D'où sortiroit bien-tôt la révolte publique :
 Avec nous, dans ce Temple, on fait votre entretien ;
 Les esprits soulevés n'écouteront plus rien.
 Pour sauver Lanassa, quelque soin que je prisse ;
 Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
 Regagnez votre Camp, pour Lanassa, pour vous ;
 Dérobez-vous sur-tout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Hé bien ! je veux t'en croire & suis sans défiance ;
 Mais de ton zele ici pour première assurance ,
 Viens donc chez le Grand-Prêtre abjurer devant moi
 Le ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous ? Non, non ; il me faut, au contraire ;
 Feindre encor de garder ce fatal ministère ;

Il seroit aussi-tôt remis en d'autres mains :
Le délai nous sert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cede à tes raisons ; ton zele me rassure.
Je servirai l'amour ; cours servir la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur me résistoit ; mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le Grand-Prêtre s'avance ; adieu , Seigneur ; je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble ;
Adieu ; comptez sur moi.



SCENE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS , LE
GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

VAS-TU donc la chercher ?
Vas-tu dans ta fureur la trainer au bûcher ?

LE GRAND BRAMINE.

Profane , crois-tu donc que sa vertu constante ? . . .

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain . . . retardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que son sort & même ses souhaits. . .

LE GÉNÉRAL.

Son sort d'elle & de toi dépend moins que jamais.
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime :
Tu ne connoissois pas le prix de la victime ,
Cruel ! Tu l'apprendras : engagé par ma foi ,
De la treve en ces lieux je respecte la loi.
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre ;
Epargne la victime , ou je vais tout enfreindre.
Aux transports violents où tu me vois livré ,
Crois que tout est possible , & que rien n'est sacré.
J'aurai les yeux par-tout ; avant que tu l'immoles ,

Toi, cruel ! tous les tiens , tes Autels , tes Idoles ,
 Je n'épargnerai rien ; mon bras pour elle armé ,
 Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.
 Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre ;
 Je l'enleve au travers de cette Ville en cendre ;
 Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta ,
 On cherchera la place où ton Temple exista.

 S C E N E X.

LE GRAND BRAMINE , LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Q UEL est donc cet excès de démente & de rage ?
 Juiqu'au pied des Autels l'insolent nous outrage.
 De la Religion il attaque les droits ;
 Pour sauver la victime il veut changer nos loix !
 Ne perdons point de temps , écartons la tempête ;
 Que dis-je , l'écarter ? Tournons-la sur sa tête ;
 Et par sa perte , amis , vengeons avec éclat
 Nos usages , nos loix , & ce Temple & l'Etat,

Fin du quatrieme Acte.

 A C T E C I N Q U I E M E.

*Le Théâtre représente le Parvis de la Pagode des
 Bramines , entouré de rochers ; un bûcher est
 dressé au milieu de la place ; on voit au loin
 la mer.*

 S C E N E P R E M I E R E.

LE JEUNE BRAMINE , FATIME.

F A T I M E.

O U portez-vous vos pas , & quel soin vous anime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime!
 Vous avez cette nuit entendu vers le Fort,
 Quels éclats ont soudain réenti sur le Port:
 Des traîtres corrompus par les dons du Bramime;
 Sur la Flotte ont porté la flamme & la ruine;
 Et du Camp aux Vaisseaux, volant à leur secours;
 Leur Chef dans ce désastre a terminé ses jours:
 L'escadre Européenne à demi consumée,
 De ses tristes débris laisse la mer semée;
 Et sur quelques Vaisseaux tout le Camp remonté;
 D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

FATIME.

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet événement voyez déjà la suite;
 Le bûcher est dressé.

FATIME.

Quel spectacle d'horreur!

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma sœur;
 Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
 Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
 Loin d'être de sa mort le Ministre odieux,
 Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux:

FATIME.

Et loin d'elle au moment....

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
 M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
 Tant elle a craint mon zèle, & sur-tout les secours
 De cet Européen qui protégeoit ses jours.
 Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
 La résolution, le désespoir d'un frere.
 Fatime, assurez-la que de tout mon effort,
 Aux yeux du Peuple entier j'empêcherai sa mort:



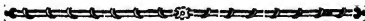
F. Lottier



SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

DANS un si beau deffein cet étranger succombe !
 Ma déplorable sœur dans l'abyme retombe.
 J'espérois que son cœur , qui me brave aujourd'hui ;
 Balanceroit au moins entre la mort & lui.
 Cruelle ! avec transport je courois pour t'apprendre
 Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre !
 Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
 Te prétoit un secours que le Ciel rend si vain !



SCENE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES,
PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

PEUPLES, foyez en paix ; c'est moi qui vous délivre
 De ces Européens ardents à vous poursuivre ;
 Une fois dans la Ville entrés victorieux,
 Ils y changeoient nos mœurs, ils en chassoient nos Dieux ;
 Pour mieux exécuter le deffein que j'acheve ,
 J'ai devancé l'instant qui terminoit la treve ;
 Mais si j'étois réduit à cette extrémité ,
 J'accordois la justice & la nécessité.
 Voyez nos Citoyens immolés sur ces rives ;
 C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives ;
 Semblent en se levant m'avouer de concert,
 Du coup inattendu qui les venge & vous fert.
 J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine,
 Au premier bruit semé, que d'une main hautaine
 Le Chef des assiégeants prétendoit arracher
 Une fidelle Veuve aux honneurs du bûcher ;
 Brama qui la protege & dont l'Inde est chérie ;
 Raffermit la coutume en sauvant la Patrie ;
 Il repouffe par moi d'audacieux mortels ;

Il conserve vos murs & venge vos Autels;

Au jeune Bramine.

C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui ! moi ! qu'après ton crime ;
Soumis à tes fureurs, je cours la chercher ?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher ?
Tu violes la trêve & ces loix mutuelles,
Ce droit des Nations au fort de leurs querelles :
Et lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrois me paroître un Dieu libérateur !
Ah ! lorsque ta fureur & ta haine couverte,
Du Chef de ces François précipite la perte,
Connois-moi tout entier, & sache qu'aujourd'hui,
Pour sauver Lanassa, je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entends-je ! tu formois une trame si noire,
Et m'oses insulter ? Toi, traître ?

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'Autel ;
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable
Un sexe infortuné que ta coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié ;
Tu livrois ton pays !

LE JEUNE BRAMINE.

J'en fauvois la moitié,
La moitié la plus foible & la plus malheureuse ;
Celle que poursuivoit une loi monstrueuse ;
Celle qu'en tous les temps, d'un si cruel accord ;
Notre sexe opprima par le droit du plus fort ;
Celle pourtant qu'on voit à nos destins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux ;
Par-tout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphème ! outrage inconcevable !
Brama ne tonne point sur ta tête coupable !

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne fais pas encor ce que j'osois ici,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci ;
En sauvant Lanassa, je servois la nature ;
La victime est ma sœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure !

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un usage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux !

LE GRAND BRAMINE.

De nos loix, de nos mœurs, tu te faisois le Juge ;
Tu veux sa honte ! Un frere !

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge ;

Qui brûle de sortir & pour jamais d'un lieu,
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.
Oui, barbare, à la mort j'ai voulu la soustraire :
Pour la sacrifier, je ne suis point son frere ;
Je le suis pour l'aimer, pour être son soutien :
Le Ciel me fit un cœur bien différent du tien.
Périssent sur ces bords ta coutume cruelle ;
Je connois la nature, & je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE, à un Bramine.

Amenez la victime ; un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire ;
C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté ;
Je rougis du respect que je t'avois porté,
De mon humble réserve & des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos loix, vos solempnels forfaits :
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon ame endurcie :
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte, & mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie ! Ah ! Lanassa condamnant ton audace,

A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord;
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.

Arrêtez, inhumains, qui formez son cortège,
Et par ma foible voix, quand le Ciel la protège;
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas:
Devez-vous plus qu'un frere exiger son trépas?



SCENE IV.

LA VEUVE, *suivie de ses parents*, &
LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LA VEUVE, *égarée*.

Où suis-je ! Où vais-je ! Dieux ! autour de moi tout
change !

Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange ?
Quel fantôme voilé, Ciel ! je vois s'approcher !...
Fuyons ; il me saisit, il m'entraîne au bûcher ;
Il se découvre ; arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un Guerrier secourable ;
Ton appui, ce héros....

LE GRAND BRAMINE.

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher....

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous ?

LE GRAND BRAMINE.

D'un Chef d'audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenseur, d'un Guerrier magnanime:

LA VEUVE.

D'un Guerrier ! Hé ! pourquoi m'offroit-il son secours ?

Pour qui s'empressoit-il de conserver mes jours ?

Quel est-il ce Héros si généreux, si tendre,

Qui ne me connoit pas, & qui m'ose défendre ?

Que mes malheurs ici touchent si puissamment ?

Les François ont-ils tous le cœur de mon amant ?

50 LA VEUVE DU MALABAR,

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous ? Qu'avez-vous osé dire ?
Ne fortirez-vous point de ce honteux délire ?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer ;
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! tu dois le pleurer !

LA VEUVE.

Le pleurer ! hé , qui donc ? O douleur qui me tue !

LE JEUNE BRAMINE.

Il est mort pour toi seule , & presque sous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux , je ne sens plus d'effroi ;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi :
A l'aspect du bûcher dont je serai la proie ,
Le désespoir me donne une sorte de joie.

Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu , cruelle ! Ah ! quel horrible instant !

Ton frere est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend,

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur !

LA VEUVE.

Laisse-moi , dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux , cruels , a plus de barbarie ?

*Les Bramines la séparent de son frere , & elle monte sur
le bûcher.*

LE GRAND BRAMINE.

Que bruit se fait entendre ?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux ;

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins ?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous , grands Dieux ?

LE GRAND BRAMINE.

O revers !

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur !



S C E N E V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, à la tête
de ses Troupes, & les Acteurs précédents.

LE GÉNÉRAL, montant sur le bûcher.

LANASSA dans la flamme!

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant!

LE GÉNÉRAL.

Courons! vivez, Madame,

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur!

Lanassa!

LA VEUVE, jettant un cri de surprise & de joie
dans les bras du Général François, avant de le nommer,
Montalban! toi, mon libérateur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'est vous, Seigneur, c'est vous; double faveur céleste!
Vous vivez, je vous vois; grands Dieux, qui l'auroit cru!

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas, par mon ordre a couru.
Un Golphe abandonné nous a servi d'asyle,
Et par le souterrain nous entrons dans la Ville,
Tandis qu'une autre Troupe est maîtresse du Fort:
Ciel! un moment plus tard, quel eût été mon sort!
Ainsi, l'obscur sentier, qu'on dit que l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au supplice,
En un même dessein, ici plus noblement,
Sert mon Roi, les François, ton frere & ton amant.
Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise,
Pour épargner le sang dans la Place soumise!

Au grand Bramine.

Toi, dont le Ciel confond les complots & les vœux,

J'ai su de ta fureur l'emportement honteux ;
 Ton crime étoit d'un lâche , & n'a rien qui m'étonne ;
 Mais François , je l'oublie , & vainqueur , je pardonne ;
 Je te laisse le jour , même après tes forfaits :
 Soldats , que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

S C E N E D E R N I E R E.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS,
 LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE
 BRAMINE, LE PEUPLE INDIEN,
 OFFICIERS FRANÇOIS, SOLDATS,
 PARENTS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'ÉTOIT vous , Montalban , qui preniez ma défense !
 C'étoit vous dont j'ai crain , dont j'ai fui la présence !
 Pour sauver Lanassa , quel Dieu vous a sauvé ?
 Ah ! le jour m'est plus cher par vos mains conservé !
 De quel prix me doit être & ma vie & la vôtre !
 Je vivrois moins heureuse à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos soins , vous ne croyiez d'abord
 Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort ;
 Et le Ciel vous devoit la faveur éclatante
 De retrouver en elle & sauver une amante,

LA VEUVE.

Cher Montalban !

LE GÉNÉRAL.

Partage , après tout notre effroi ,
 Tant de reconnoissance entre ton frere & moi.
 Vous , Peuples , respirez sous de meilleurs auspices :
 Des faveurs de mon Roi , recevez pour prémices
 L'entiere extinction d'un usage inhumain.
 LOUIS pour l'abolir s'est servi de ma main :
 En se montrant sensible autant qu'il est né juste ,
 La splendeur de son regne en devient plus auguste.
 D'autres chez les vaincus portent la cruauté ,
 L'orgueil , la violence , & lui l'humanité.

F I N.

67276